Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

Band: 11 (1903)

Heft: 43

Buchbesprechung: Bibliographie théologique

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

BIBLIOGRAPHIE THÉOLOGIQUE.

L. Couturat. **Opuscules et fragments inédits de Leibniz,** extraits des manuscrits de la bibliothèque royale de Hanovre; Paris, Alcan, 1903, in-8°, 682 p.

L'Association internationale des Académies, dans sa session d'avril 1901, a résolu de publier les œuvres *complètes* de Leibniz. Cette édition formera environ 110 volumes. Si cette édition est bien faite, elle sera extrêmement intéressante: car ce sera l'histoire d'un des plus grands génies de l'humanité, l'histoire de ses pensées, de ses projets, de ses pressentiments, pour ne pas dire de ses prévisions. Lorsqu'on sait combien Leibniz était profond, et de plus, combien était vaste son cœur, son amour pour le bonheur de l'humanité, on comprend que tout ce qui est tombé de cette intelligence et de ce cœur, est une relique extrêmement précieuse; que nous devons en avoir le culte, culte de méditation et de fécondation. M. Couturat, auteur d'une *Logique de Leibniz*, est un des philosophes qui connaissent le mieux Leibniz à l'heure qu'il est. Il indique dans la préface de ce nouveau volume une excellente méthode pour classer et publier les œuvres du grand penseur. Espérons qu'elle sera suivie. Je ne saurais ici indiquer les fragments qui sont particulièrement relatifs à Dieu et aux questions théologiques; tous doivent être lus et médités avec attention. La *Revue* y reviendra en temps et lieu. Je ne veux aujourd'hui que signaler aux lecteurs sérieux, que ces éternelles questions préoccupent, ce beau volume, si soigneusement imprimé, qui fait le plus grand honneur à l'auteur et à l'éditeur.

E. Michaud.

L'abbé A. Durand: **Un prélat constitutionnel, Jean François Périer, 1740-1824**; Paris, Bloud. 1902.

Sans partager la célébrité de Grégoire, Périer n'est pas un inconnu. Son nom est lié à l'histoire de l'Eglise constitution-

nelle. Ancien professeur de l'Oratoire, il fut élu en 1791 évêque du Puy-de-Dôme, en remplacement de M. de Bonal qui avait refusé le serment. Il présida à l'organisation en Auvergne de l'Eglise constitutionnelle avec fermeté et en même temps avec tolérance. Sans acrimonie vis-à-vis des non-jureurs, qui ne le lui rendirent guère, il devint suspect aux terroristes extrêmes par la ténacité de sa foi et dut, pour éviter la prison, se réfugier en 1794 à Grenoble, sa ville natale. Rentré à Clermont, il essaya de redonner vie et corps à son Eglise, s'associa aux efforts de Grégoire et de Le Coz, et fut un des membres en vue des deux conciles gallicans de 1797 et de 1801. Il n'en fut pas moins un des dix évêques constitutionnels compris dans la première promotion concordataire: il fut placé à la tête du diocèse d'Avignon. Jusqu'en 1814, il fut un des prélats les plus dociles aux volontés impériales, surtout dans la lutte de Napoléon avec le Siège romain. Ayant adhéré en 1814 à la restauration, il salua avec un enthousiasme probablement plus sincère le retour de l'ile d'Elbe, mais après Waterloo il paya par mille tracasseries son imprudent mandement. En butte à l'hostilité d'une partie de son diocèse, il démissionna en 1818 et mourut en 1824, suivi dans sa tombe par les commentaires les plus désobligeants. Il ne les méritait pas. Si on peut lui reprocher d'avoir adhéré à tous les régimes en rééditant à peu près le même mandement pour saluer Louis XVI, le premier Consul, l'Empereur, Louis XVIII, le second Empire et la seconde Restauration, c'est qu'il voulait montrer par là qu'il était indifférent à la forme des gouvernements. Il ne varia pas dans ses opinions gallicanes: c'était un homme honnête et bienveillant, peut-être un peu trop doux et optimiste, un évêque pieux, actif et instruit.

L'abbé Durand, qui est un prêtre du diocèse d'Avignon, a étudié avec beaucoup de conscience son sujet: il ne nous fait grâce d'aucun détail sur la réorganisation du culte dans la vallée du Bas-Rhône. Un critique qui ne serait pas méridional y trouverait presque des longueurs. Mais ce qui nous a frappé agréablement, c'est le ton modéré et assez impartial de l'auteur appréciant un ancien « intrus ». Son œuvre embrasse presque l'histoire de l'Eglise française de 1789 à 1810 avec des chapitres très intéressants sur les conciles nationaux de l'époque. C'est une belle et bonne page de plus à ajouter à la passion-

nante question des rapports de l'Eglise et de l'Etat sous la Révolution et l'Empire. Cette histoire est encore à faire: celui qui l'entreprendra aura désormais à consulter et à remercier M. Durand. A. CHRÉTIEN.

Bernard de LACOMBE: **Talleyrand, évêque d'Autun, d'après des documents inédits**; Paris, 1 vol., Perrin.

L'auteur est catholique-romain, et il n'est pas partisan de la Révolution: c'est assez dire que son livre n'est pas (involontairement peut-être) sans quelque parti pris: toutefois son intention générale est de ne noircir pas plus que de réhabiliter l'évêque d'Autun. Dans l'avant-propos de son livre, il fait remarquer avec assez de justesse que l'épiscopat a tenu si peu de place dans la vie de Talleyrand qu'on serait presque tenté d'oublier cette phase de son existence. M. de Lacombe a voulu éclaircir cette période assez ignorée de la vie de l'évêque d'Autun. Il étudie d'abord l'enfance et la jeunesse de Talleyrand. Cadet d'une illustre famille, et de plus boiteux, il était destiné « par un des plus intolérables abus de la vieille Eglise de France » à faire un prêtre. M. de Lacombe voit dans cette triste obligation qui lui fut faite « la raison principale de ses fautes ». Nous ne voulons pas discuter avec l'auteur sur ce qu'il appelle les fautes de Talleyrand. Ce dernier en a certainement commis, mais nous ne serions pas d'accord avec M. de Lacombe sur la nature et sur le nombre de beaucoup d'entre elles. Ce fut le 18 décembre 1779, dans la chapelle de l'archevêché de Reims, qu'il reçut la prêtrise des mains de l'évêque de Noyon, M. de Grimaldi. La nomination à l'épiscopat de celui qu'on appelait couramment l'abbé de Périgord, ne fut pas arrachée sans peine, dit l'auteur, aux scrupules légitimes de Louis XVI: cette nouvelle dignité qu'il avait tant désirée ne lui fit en rien changer sa conduite passée. Le 12 mars 1789 il fit son entrée dans sa ville épiscopale d'Autun. Le 2 avril il était élu député aux Etats généraux. Il s'y montra un grand opportuniste allant bien rarement au-devant des événements, mais les acceptant et cherchant à les faire tourner à son avantage. Le passage de ses mémoires où à ce propos il dit qu'il valait « mieux céder avant d'y être contraint et quand on pouvait encore s'en faire un mérite », le peint tout entier. Evêque,

il profita de l'Eglise pour arriver, dit M. de Lacombe; il l'abandonna le jour où il n'en put rien espérer de plus: ce jugement nous semble partial et inexact.

La seconde partie du volume est consacrée au rôle de Talleyrand à la Constituante. Avec le sacre des évêques que l'auteur appelle dédaigneusement schismatiques, la vie épiscopale de Talleyrand est finie; bientôt il quittera la France. Il y reviendra diplomate ambitieux,politicien prêt à tout, se souvenant à peine jusqu'à la visite suprême de l'abbé Dupanloup de la dignite épiscopale dont il était revêtu. Il y a du vrai dans ce jugement de l'auteur, mais tout n'y est pas vrai: on sent que, malgré ses efforts pour rester historien impartial, M. de Lacombe, à l'encontre de Talleyrand, se souvient trop de sa qualité si non de sa dignité de catholique-romain. Cette qualité est souvent incompatible avec celle de critique impartial.

A. Chrétien.

Franz Mach: **Hussitismus, Reformation und Gegenreformation in Saaz und im Saazer Lande.** Ein deutsch-böhmisches Geschichts- und Kulturbild. Saaz, Neudörfer, 1903.

Vorliegende Schrift des rastlos tätigen Verfassers gibt das getreue Spiegelbild einer stürmisch bewegten Epoche der Geschichte Böhmens. Als Vorläufer und Wegbereiter der kirchlichen Bewegung des Hussitismus und der Reformation des 16. Jahrhunderts in Böhmen erscheint der Augustinermönch *Konrad Waldhauser*, allerdings nur insoweit, als er die Sitten der Geistlichkeit, insbesondere der Ordensgeistlichkeit, sowie des Volkes zu verbessern trachtete, ähnlich dem Prager Domherrn *Milič von Kremsier*, während u. a. *Matthias von Janow* weiter ging und auch das dogmatische Lehrsystem der römisch-kirchlichen Theologie angriff. Eine religiös-national-soziale Bewegung aber fachten *Hieronymus* und *Johannes Hus* an. Der Verfasser schildert mit lebendigen Farben, was durch die hussitische Bewegung Saaz und das Saazer Land zu leiden hatte, wie im besondern das Deutschtum schwer geschädigt wurde. Mitten in die trostlos verworrenen konfessionellen Zustände in Böhmen fiel die Kunde von dem Auftreten *Martin Luthers* und wirkte auch hier befreiend, erlösend. Die Deutschen Böhmens jubelten der neuen Lehre zu. Saaz gehört mit zu den

ersten Städten Böhmens, welche den Utraquismus mit der Lehre Luthers vertauschten, nachdem *Matthias der Einsiedler* ihr den Weg geebnet hatte. Die wechselnden Geschicke der Protestanten Böhmens, im besondern des Saazer Landes, unter Ferdinand, Maximilian II., Rudolf II. und Matthias bis auf Ferdinand II. werden eingehend behandelt. Zu den ergreifendsten und lehrreichsten Kapiteln des Buches gehört die Gegenreformation unter Ferdinand II. Die für die kaiserlichen Waffen siegreiche Schlacht am weissen Berge 1620 hat die böhmischen Stände und Städte dem zweiten Ferdinand auf Gnade und Ungnade preisgegeben. „Erbarmungslos schritt nun die Rachegöttin ihren blutgetränkten Pfad", sagt der Verfasser. Es galt die Ausrottung aller „Ketzerei" und gründliche „Rekatholisierung" des Landes. Der spanische Jesuit Martinez de Huerta übernahm das „Bekehrungswerk" in Saaz, unterstützt von Graf Caretto von Milesimo und Heinrich Berg von Rheinfeld, sowie von Dragonern des Don Baltazar'schen Regiments. Sie haben es mit vereinten Kräften rasch und gründlich getan, und Ferdinand II. nahm die Stadt Saaz wieder in Gnaden auf. „Mit Schmerz und Bitterkeit", so schliesst der Verfasser das Kapitel, „ja mit Entrüstung und Beschämung muss der Denkende und Aufgeklärte auf jene Epoche der Geschichte und auf das durch den Missbrauch und die Verkennung des Wesens der Religion und insbesondere des Christentums hervorgerufene Unheil zurückblicken." In einem Schlusskapitel behandelt der Verfasser die kulturellen Wirkungen der Reformation in der Stadt Saaz und deren ehemaligem Gebiete.

Wir begrüssen in dieser quellenmässig und kritisch gewissenhaften Arbeit einen schätzenswerten, lehrreichen Beitrag zur Kulturgeschichte Böhmens und empfehlen sie allen, welche aus der Vergangenheit für die Gegenwart lernen wollen, auf das angelegentlichste. Pfr. SCHIRMER.

Bernhard MÜNZ: **Literarische Physiognomien;** Wien und Leipzig, W. Braumüller, in-8°, 1903.

Ce volume contient sept biographies: Adolphe Pichler, Hieronymus Lorm, Malwida von Meysenbug, Emil Marriot, Grossfürst Konstantin Konstantinowitsch, Olga von Nowikow, Ignaz von Döllinger. Toutes sont fort intéressantes. Les lec-

teurs de la *Revue* se porteront d'eux-mêmes aux trois dernières avec un intérêt particulier. Le grand-duc Constantin est un esprit supérieur, qui unit à la fois la science, la poésie et la religion. Sa réputation est universelle et méritée ; il n'a que des admirateurs et des amis. Mme de Nowikoff est une des physionomies les plus attrayantes de la haute société russe. Nos amis savent déjà combien elle est sympathique à notre cause ancienne-catholique et à notre *Revue*; digne sœur de son frère, le général A. Kiréeff, elle désire vivement, elle aussi, l'union des Eglises dans la vraie foi chrétienne, et elle ne craint pas de dire que, si cette union se réalisait (comme nous l'espérons tous), elle produirait les plus heureux résultats jusque dans l'ordre social et politique. L'auteur n'a pas moins bien saisi la physionomie de Döllinger dans son austère gravité et sa profondeur. Nous recommandons donc vivement ce volume à nos amis; c'est, d'ailleurs, une lecture qui porte avec elle sa récompense.

E. M.

Friedrich Nippold: **Das deutsche Christuslied des neunzehnten Jahrhunderts.** Leipzig, Ernst Wunderlich, 1903. 389 S., Preis Mk. 3, geb. Mk. 4.

„Obgleich seit fast einem halben Jahrhundert mit dieser Art des Liedes persönlich verwachsen, habe ich doch keine blasse Ahnung gehabt von dem Reichtum, welchen unsere deutsche Dichtung hier wirklich besitzt.“ Mit diesem Bekenntnis leitet Nippold sein neuestes Werk ein und kündigt damit schon den Eindruck an, den jeder Leser aus seiner Arbeit empfangen wird: Staunen über einen bisher doch grossenteils verborgenen Reichtum. Nicht nur mehr oder minder zu allen Zeiten des behandelten Zeitabschnittes, sondern auch in allen Kirchen und Provinzen Deutschlands und in weiten nichtkirchlichen, wenn nicht antikirchlichen Kreisen wird ein lebendiger Christusglaube aufgezeigt, der immer und überall seine Innigkeit im Drange nach dichterischem Ausdrucke erweist. Mit einem Gefühl der Freude über so starke „Ströme lebendigen Wassers“, die unter der Oberfläche des gesellschaftlichen Lebens unserer Zeit dahinbrausen, und mit der tröstlichen Zuversicht, dass sie, wo immer es not tut, auch zu Tage treten werden, legt man das Buch aus der Hand.

Dass Nippold vom Wege der Untersuchung aus viele hochinteressante, bisweilen überraschende Ausblicke zu eröffnen weiss, bedarf bei ihm keine besondere Erwähnung. Seine Aufgabe ist nicht literargeschichtlich, sondern ihm liegt daran, die Christusdichtung und den ihr zu Grunde liegenden „Glauben“ in den gebührenden zeitgeschichtlichen Zusammenhang zu stellen; damit bietet er eigentlich in Anwendung auf eine Sonderfrage eine Ergänzung seines grossen kirchengeschichtlichen Werkes, wie denn auch durch zahlreiche Verweise auf Gedankengänge seiner anderen Schriften und zumal der Kirchengeschichte diese Einheit seiner Lebensarbeit zum Ausdrucke kommt. Notwendigerweise tritt er damit in Gegensatz zu jeder engherzig dogmatischen und kirchlichen Beurteilung religiöser Dichtung und nimmt immer wieder Anlass, diese zurückzuweisen. Charakteristisch für seinen Standpunkt und seine Denkweise in dieser Frage sind folgende Sätze: „Stets aufs neue hat sich das Wort Christi bestätigt, dass der Geist dem Winde gleich „wehet, wohin er will“. Es gilt ja dies Wort gleich sehr von der Inspiration der Religion wie von der Inspiration der Kunst. Und eben darum gilt es nirgends so sehr als da, wo beide in einem zusammenfliessen. Wie unsagbar eng erscheint dem gegenüber die die alte katholische Weitherzigkeit zerstörende päpstliche Weltkirche“ (S. 7). „Die Systeme der Theologie wechseln und müssen nach den Zeitbedürfnissen, zumal nach den philosophischen Voraussetzungen, wechseln. Über den persönlichen „Glauben“ der Apostel und der Reformatoren wird keine Zeitwende auf die Dauer hinauskommen“ (S. 32). „Das offizielle Kirchentum, zumal die hierarchische „Überkirche“ höfischer Bigotterie, hat weder auf Friedrich von Sallet noch auf Annette von Droste ein Anrecht. Aber in beiden pulsiert die Religion Jesu“ (S. 114). Endlich verfolgt er auch bei dieser Gelegenheit den Lieblingsgedanken seiner letzten Jahre im wiederholten Hinweis auf die Fruchtbarkeit und deshalb Notwendigkeit einer kirchlichen *Heimatkunde.*

Nippold behandelt seinen Stoff getrennt nach dem dreifach verschiedenen Wurzelboden im deutschen Protestantismus, im papstfreien Katholizismus und in der ausserkirchlichen Kultur. Dass Annette von Droste-Hülshoff im ersten Teile behandelt wird, hat seinen Grund in einer während der Ausarbeitung eingetretenen Erweiterung des Gesamtplanes; der Zusammen-

hang der Darstellung lässt diese Unregelmässigkeit nicht als Störung empfinden. Im zweiten Teile ist zunächst verblüffend auch die „papistisch geaichte“ Dichtung untergebracht; in der Darstellung gibt sich aber der betreffende Abschnitt sehr wirkungsvoll als Schatten neben dem Licht. Eine eingehende Besprechung erfährt auch die Dichtung des ehrwürdigen Seniors des deutschen altkatholischen Klerus, geistlichen Rats Dr. Tangermann. — Alles in allem — ein fruchtbares, genussreiches Buch.

E. K. ZELENKA.

C. PIAT: **Aristote;** Paris, Alcan, in-8°, 1903, 5 fr.

Après *Socrate*, voici *Aristote*. Cette monographie du système aristotélicien est faite d'après les sources, et avec autant d'objectivité que de sobriété. L'auteur n'a pas voulu discuter toutes les opinions des commentateurs d'Aristote; il a préféré se borner à citer les textes mêmes d'Aristote. Chacun méditera, complétera, commentera pour son compte personnel. Cette étude d'Aristote d'après Aristote est fort utile. On y verra que le système aristotélicien, quoique profond en son temps et quoique renfermant çà et là des vérités qui paraissent encore solides, est cependant incomplet, souvent plus fondé sur des mots de convention que sur des faits exacts, et par conséquent inadmissible sous beaucoup de rapports. Ce qui fait la force relative d'Aristote dans notre société actuelle, c'est moins son génie, qui a été considérable, que la chance qu'il a eue d'être accepté par Thomas d'Aquin; les théologiens papistes aux abois en sont encore à la « Somme » de Thomas d'Aquin et par conséquent au système d'Aristote, qui lui sert de base philosophique et scientifique. Que les lecteurs lisent notamment ce qui concerne le premier moteur dans ses rapports avec l'univers (p. 114-121), et l'âme dans ses rapports avec le corps (p. 142-150); ils seront frappés de l'insuffisance de ces données.

M. Piat, dont on ne saurait assez louer la patience et la méthode, a divisé son étude en quatre livres: le premier traite de l'être, le second de la nature, le troisième de l'âme, le quatrième des actions humaines (individu, famille, cité). On remarquera la *Conclusion*, sur le naturalisme de Platon à Aristote, et d'Aristote à Straton. L'*Index bibliographique*, qui termine la volume (p. 387-394), est incomplet, mais utile.

E. M.

Dr Pierre: **Deux conférences sur le miracle;** Paris, Fischbacher, 1903; 1 fr. 50.

L'auteur est un médecin, homme de science et homme de foi, très respectable à ce double titre, mais qui n'a fait qu'ébaucher la question. On peut penser, du moins, qu'il aurait pu donner des explications plus scientifiques et aussi plus théologiques. Quoi qu'il en soit, son livre, écrit avec une parfaite bonne foi et une grande sincérité, contient de très utiles réflexions, non seulement sur la faiblesse des prétendues démonstrations dogmatiques fondées sur des miracles insuffisamment constatés, mais encore sur la place immense qu'il y a, pour des faits extraordinaires, dans l'état de notre univers et surtout dans l'état actuel de nos connaissances.

Par exemple (p. 35-36): « Ces lois naturelles, avons-nous constaté où elles finissent, surtout en biologie? Nous nourrissons toujours l'illusion instinctive de nous représenter la nature comme fermée et limitée par le savoir humain, à la manière du *Cosmos* des anciens. Or nous ne connaissons même pas tous les effets possibles de cette force si simple et si anciennement observée, la pesanteur, puisque nous nous arrêtons, hésitants, devant des cas affirmés de lévitation. Cela devrait nous faire réfléchir. Nous savons que l'espace et le temps sont illimités; illimitées aussi doivent nous apparaître les combinaisons des forces naturelles. Eh! qui fixera les bornes du monde? qui donnera l'analyse et la synthèse dernières des énergies qui nous entourent? . . . En médecine, en physiologie, qui donc ose parler de lois à jamais stéréotypées? Il faudrait pourtant bien se figurer que la médecine n'est pas une science exacte, et qu'entre une formule magistrale et une formule algébrique il y a quelque différence. » — P. 37-38: « Comme les forces de la nature nous sont encore inconnues, les effets qu'elles peuvent produire ne s'expliquent pas, et ainsi ils nous apparaissent comme des miracles . . . Dans l'accomplissement des miracles du Christ, il y a évidemment des forces naturelles en jeu; seulement elles échappent encore à notre connaissance; notre expérience ne se les est pas appropriées. Mais ce fait suffit pour établir qu'il est une classe de miracles que nous pouvons appeler relatifs, par opposition aux actions absolues de Dieu. » Cette dernière citation est de Rothe (*Zur Dogmatik*, p. 105);

elle a été prise dans la brochure de L. Bonnet sur *Le miracle dans la vie du Sauveur* (1867). — L'auteur s'en tient à la règle suivante (p. 40): « Toutes les fois que, dans un fait réputé miraculeux, il y a place pour une cause seconde, je ne dis pas visible, mais seulement possible, il est abusif de décider, soit que ce phénomène est uniquement un effet des lois générales de la création, soit qu'il résulte d'une application plus ou moins complexe de ces lois ou d'une dérogation à ces lois par l'intervention d'une cause libre surnaturelle. La très grande probabilité est pour la première hypothèse, voilà tout ce que la raison et la science peuvent dire. » — Et encore (p. 46): « Qu'il s'agisse d'un fait ancien ou contemporain, ce fait doit être saisi, avant tout, par une critique impartiale et indépendante, de façon à montrer qu'il est bien authentique, bien exempt d'exagération ou de légende. Ce que j'affirme là doit être connu de tous à l'heure actuelle, et les formes nouvelles de l'apologétique, si différentes des formes anciennes, le démontrent avec une clarté manifeste. Ni l'histoire ni la science ne doivent avoir de parti pris .... L'histoire et la science ne peuvent pas s'incliner devant le dogme, c'est vrai, mais pas plus devant le dogme déterministe que devant le dogme chrétien. L'histoire qui n'est pas scrupuleusement neutre, dégénère en panégyrique ou en pamphlet. Quant à la science qui obéit à des théories préconçues, elle se paralyse et se détruit elle-même. »

Tel est l'excellent esprit de ce petit volume. E. M.

Dr. Konstantin Rhallis: **Die Veräusserlichkeit des Kirchenguts nach dem Recht der griechischen Kirche.** Athen 1903.

Diese Schrift ist die 2. Auflage einer vor 10 Jahren erschienenen; doch ist durch die gewissenhafte Umarbeitung ein neues Werk entstanden. Der Verfasser, ein Schüler Friedbergs, hat eine gründliche Methode, indem er stets die Quellen benutzt. Das Kirchenrecht der römischen Kirche ist auch berücksichtigt, was sehr lobenswert ist, schon darum, weil die rechtsvergleichende Methode die richtige ist, und weil wir in der Literatur des Kirchenrechts der römischen Kirche kaum eine Monographie kennen, die diesen Gegenstand erschöpfender behandelt. In den Lehrbüchern des römisch-katholischen Kirchenrechts

wird naturgemäss das Institut der Unveräusserlichkeit nur kurz behandelt. Die zwei grossangelegten Handbücher von Hinschius und Scherer haben das Vermögensrecht in den bisher erschienenen Bänden noch nicht behandelt. Die vorliegende Schrift von Dr. Rhallis lässt uns grosse Hoffnungen hegen für das grosse Werk über das griechische Kirchenrecht, das er vorbereitet. In den 11 Kapiteln wird die Geschichte der Unveräusserlichkeit des Kirchengutes, die Gegenstände, deren Veräusserung verboten ist, der Begriff der Unveräusserlichkeit im weitesten Sinn behandelt. Wie in der abendländischen, so auch in der morgenländischen Kirche ist nicht bloss die Eigentumsübertragung durch Kauf, Tausch, Schenkung, sondern auch die Belastung des Kirchengutes durch Servitut, Hypothek u. s. w. verboten. Ebenfalls verboten ist der Verzicht auf Erbschaften, Schenkungen, Zession der Eigentumsklage, absichtlicher Verlust eines schwebenden Prozesses, Darlehen, ewige Verpachtung u. a. Behandelt sind auch die Fälle, in denen ausnahmsweise die Veräusserung des Kirchengutes ex justa causa gestattet ist. Der Säkularisation der Klöster in Griechenland ist auch ein Platz eingeräumt. Die Vorschriften bei der Veräusserung des Kirchengutes, Klagen und Anklagen, Strafen, die dabei vorkommen können, und manches andere, auf das wir hier nicht eintreten können, ist mit grossem Fleiss berücksichtigt worden.

Auguste Sabatier: **La doctrine de l'expiation et son évolution historique;** Paris, Fischbacher, in-16, 115 p., 1903; 1 fr. 50.

Certains chrétiens, protestants ou autres, raisonnent ainsi: J.-C. *a dû* mourir d'une mort *violente* et verser son *sang* sur la croix, parce qu'il *a dû expier* les péchés des hommes, *délivrer* l'humanité du joug de Satan qui la tenait captive depuis le péché d'Adam, *satisfaire* la justice et la colère de Dieu. Il *fallait*, en stricte justice, une *rançon* à Dieu, rançon qui l'apaisât et le déterminât au pardon; sans cette rançon, l'humanité était *perdue* à jamais. J.-C. a *obéi* à son Père, qui, étant Dieu, lui a *imposé* ce sacrifice; et cette *solde* payée, Dieu a pardonné. En sorte que J.-C. est bien vraiment, par son sacrifice expiatoire sur la croix, le rédempteur de l'humanité. »

A. Sabatier s'est indigné contre ce raisonnement, à cause de l'anthropomorphisme qu'il est facile d'y découvrir. Dieu y est représenté comme un Dieu sans amour, qui a besoin de souffrances et de sang pour pouvoir pardonner; la rédemption, comme une solde, un marché, entre Dieu qui, implacable, a voulu qu'on lui payât jusqu'au dernier denier, et son Fils, qui, innocent, a dû par obéissance et par dévouement se substituer à l'humanité pécheresse et expier pour elle les châtiments mérités. Evidemment, un tel Dieu n'est pas le vrai Dieu, et une telle rédemption n'est pas la vraie rédemption du Christ. Nous sommes tous d'accord sur ce point.

Si Sabatier s'était borné a réfuter ces erreurs et à montrer, comme il l'a fait (p. 98-109), qu'elles ne représentent pas la doctrine chrétienne, on ne pourrait que l'approuver. Mais, au lieu de cela, il a commis deux fautes graves:

Premièrement, au lieu d'étudier exactement les mots qui le choquaient (expiation, châtiment, sang, dette, rançon, rachat, stricte justice, satisfaction, substitution, etc.); au lieu d'éclaircir le sens dans lequel ces mots ont été employés d'abord dans l'Ecriture, ensuite par les Pères, et de montrer ce qu'ils contiennent de vrai, il les a pris en mauvaise part, les a poussés au noir, comme s'ils n'avaient qu'une signification erronée, et comme s'ils ne pouvaient pas être dégagés du sens anthropomorphique que malheureusement des esprits étroits et grossiers leur ont donné. Ce premier procédé est déjà coupable et inadmissible: car tous ces mots se trouvant dans les Ecritures, c'est discréditer du même coup les Ecritures mêmes et insinuer qu'elles enseignent l'anthropomorphisme.

Secondement, l'auteur, non satisfait de cette première exagération, a prétendu que « presque tous les Pères » ont expliqué la rédemption du Christ dans ce sens « juridique » et anthropomorphique; qu'ainsi la doctrine « traditionnelle » de « l'Eglise » est fausse; que les Sociniens ont eu raison de remplacer ce point de vue juridique et rituel par le point de vue « moral », qui seul est vrai et que l'auteur défend contre toutes les orthodoxies. Or cette seconde thèse est encore plus erronée que la première: car, si quelques textes de quelques Pères peuvent facilement être interprétés dans un sens erroné, il en est des centaines d'autres, que l'auteur laisse dans le plus complet silence et qu'il a certainement ignorés, textes qui

donnent de la rédemption des explications morales extrêmement édifiantes; en sorte que le point de vue moral, dont la découverte et le mérite sont attribués par l'auteur aux Sociniens, est aussi ancien que l'Eglise même. Sabatier s'est persuadé, avec une naïveté vraiment trop grande, que les premiers chrétiens, « presque tous les Pères », « l'Eglise » et les orthodoxies n'étaient guère que des intelligences très fermées, et qu'il a fallu arriver jusqu'à F. Socin et à lui pour entrer enfin dans la saine intelligence de la Rédemption! Il s'est piqué de faire de l'histoire et de la psychologie, mais il en a vraiment fait trop peu. « Nous ne chicanerons pas sur les mots », a-t-il dit (p. 19); hélas! la plus grande partie de son volume n'est guère qu'une chicane de *mots,* tout le monde étant d'accord sur les *idées* de sainteté, de justice, de pénitence, d'amour et de bonté, qui sont à la base même du dogme de la Rédemption.

Ces idées, telles qu'elles sont exprimées dans les écrits canoniques, étaient évidemment les idées de toutes les Eglises particulières; car, si celles-ci n'eussent pas été d'accord entre elles sur ce point capital, elles n'eussent certainement pas accepté comme *canoniques* les écrits qui les enseignent.

Les Pères et les théologiens, en expliquant ces écrits aux masses, ont émis des considérations qui, sans aucun doute, étaient quelquefois critiquables, soit parce qu'ils étaient eux-mêmes faillibles dans leur philosophie et dans leurs opinions théologiques, soit parce que, pour faire pénétrer ces doctrines difficiles dans l'intelligence des foules, qui souvent étaient grossières, matérialistes, plus sensibles au côté « juridique » et au côté « rituel » des questions qu'à tout autre, ils se croyaient en droit de recourir à des comparaisons et à des considérations qui pouvaient faire impression sur ces masses. C'est un procédé élémentaire qui est en usage, même encore aujourd'hui et même dans l'Eglise de Sabatier. C'est ainsi, par exemple, que quelques théologiens ont cru frapper davantage les esprits en faisant du parallélisme entre l'Ancien et le Nouveau Testament, entre le premier Adam et le second, et ont dit que, le démon ayant réussi à tromper le premier homme, le second Adam, dans sa sagesse, a trompé à son tour le démon « par sa forme d'esclave », non par la force, mais par la persuasion, en paraissant lui payer une rançon, et en réalité en lui échap-

pant, en sortant victorieux de la mort et de l'enfer, comme il convenait au Fils de Dieu (non cum vi, sed secundum suadelam quemadmodum decebat Deum). Certes le raisonnement était plus ou moins habile, et s'il n'y eût eu que celui-là, la théologie de la rédemption eût été pauvre. Mais il en était d'autres qui valaient mieux et qui contenaient la morale la plus élevée. Sabatier ne les a pas vus ou n'a pas voulu les voir. Au lieu de les citer, il a préféré lancer l'accusation suivante à toute l'Eglise primitive: « *Il ne pouvait venir à la pensée des premiers chrétiens* qu'une rançon pût ou dût être payée à Dieu. Les âmes pécheresses appartenaient à Satan. *C'est de lui qu'il les fallait acheter* » (p. 48). Quelle preuve donne-t-il? Aucune. Il cite Matthieu XX, 28, où il est dit: Sicut filius hominis non venit ministrari, sed ministrare, *et dare animam suam redemptionem pro multis.* A qui Sabatier fera-t-il croire qu'il est dit, dans ce texte, que le Christ a donné son âme *à Satan?* Sabatier cite ensuite I Tim. II, 6: Qui dedit redemptionem semetipsum pro omnibus. Ici non plus, il n'est pas question de Satan. Même remarque sur Tite II, 14. Sabatier renvoie ensuite à Luc X, 18, où Jésus dit à ses disciples: Videbam Satanam sicut fulgur de cœlo cadentem; puis Jean XII, 31: Nunc princeps hujus mundi ejicietur foras; puis I Jean III, 8: Qui facit peccatum ex diabolo est; enfin Coloss. II, 15: Expolians principatus et potestates, traduxit confidenter, palam triumphans illos in semetipso. On voit dans tous ces textes que le Christ a vaincu Satan en le précipitant du ciel, en le chassant, en le dépouillant; mais dans aucun on ne voit la croyance des fidèles en une rançon qu'il lui aurait payée comme on paie une dette stricte. Quelle étrange exégèse!

Sabatier avoue que Grégoire de Nazianze s'est élevé très vivement contre cette idée d'une rançon offerte au diable (p. 51). Il aurait dû ajouter, pour être exact, que le dogme de la rédemption, réduit à sa plus simple expression, était en soi très clair et admis de toute l'Eglise; que, pour le mieux faire comprendre aux simples fidèles, les théologiens ont usé de comparaisons et d'explications plus ou moins justes; que parmi ces explications, celles que Sabatier trouve si répréhensibles (le piège, le pacte, la substitution), seraient effectivement très répréhensibles si elles avaient eu le sens qu'il leur a prêté; mais qu'en réalité elles n'avaient pas ce sens répréhensible, et

qu'elles reposaient sur des notions très sensées et très morales; qu'en tout cas, du moment qu'il n'y avait pas accord « universel, constant et unamine » dans la manière d'expliquer le pourquoi et le comment de la rédemption, les explications données ne pouvaient ni constituer un dogme, ni être imposées à la foi des fidèles; que par conséquent Sabatier se trompait gravement, en prétendant que l'une d'elles était « la tradition de l'Eglise ».

Voilà ce que Sabatier eût dû dire, s'il eût voulu exposer la question exactement et complètement. Mais cela eût renversé sa théorie prétendue historique. Cette théorie, la voici:

« Cette longue histoire peut être aisément résumée; elle se divise en trois périodes qui se succèdent et représentent trois conceptions différentes de l'œuvre du salut. La première, celle des Pères de l'Eglise, est dominée par la notion mythologique d'une rançon payée par Dieu à Satan. Bien qu'elle se rattache à la métaphore biblique du rachat et de la rançon, cette conception n'en est pas moins le produit d'habitudes mythologiques de penser, qui survivaient dans l'ère nouvelle et asservissaient l'imagination des premiers chrétiens. » — *Réponse:* Il est faux que la première période de l'histoire de l'Eglise, qui est celle des écrits du N. T. et des Pères, ait été *dominée* par la notion mythologique en question. Pas un mot dans le N. T. ne justifie cette opinion insensée, et des centaines de textes des Pères enseignent clairement une autre doctrine. De ce qu'il y a eu, dans un grand nombre de chrétiens de l'ancienne Eglise, des restes de paganisme, en conclure que l'Eglise, de ses origines au moyen âge, a été une Eglise païenne et mythologique, c'est vraiment dépasser la mesure.

Continuons: « La seconde période, qui va des premiers temps de la scolastique à la fin du XVIIe siècle, est dominée par la conception juridique d'une satisfaction objective donnée à Dieu, sous forme de dette payée à un créancier, ou de peine substitutive agréée par le juge. Cette conception a sa racine dans la métaphore biblique d'une dette ou d'un châtiment dus par le pécheur. Mais elle n'apparaît pas moins comme la revanche, dans la théologie du moyen âge, des idées légales du pharisaïsme et de son code de justice fondé sur la peine du talion. » — *Réponse:* Que des théologiens aient forcé la comparaison du juge pour renforcer la crainte de Dieu chez les

fidèles, qu'ils aient même transformé Dieu en bourreau, cela est vrai. Mais que la notion de la réparation du mal, réparation distincte du repentir, réparation supposant le repentir et ne le remplaçant pas, réparation fondée sur la notion même de la justice, que cette notion ne soit qu'une notion de légalisme pharisaïque, ceci est faux. Et ce qui n'est pas moins faux, c'est l'assertion de l'auteur prétendant que cette doctrine date du moyen âge: la vérité est que les théologiens de l'ancienne Eglise l'ont aussi enseignée, et que les théologiens du moyen âge ont aussi enseigné la nécessité de la contrition et de la pénitence intérieure. Faire du moyen âge, où les juifs ont été traqués, une période judaïque, est aussi de la pure fantaisie.

« Enfin la troisième période ou la période moderne est marquée par l'effort de la pensée chrétienne pour saisir et interpréter le salut religieux comme un fait essentiellement moral, qui se passe non plus dans le ciel, mais dans la conscience. S'élever des conceptions païennes aux conceptions juives, et du légalisme de ces dernières à la religion de l'amour, passer du point de vue juridique au point de vue purement moral, telle est donc la signification et le sens dans lequel elle nous invite à marcher. » — *Réponse:* Nous applaudissons à tout ce qui, dans la théologie moderne, est de nature à spiritualiser la religion et à moraliser l'humanité. Mais nous nions que cet effort ne date que de la période moderne. Il est visible dans tous les moralistes chrétiens des deux autres périodes. Non, la conscience chrétienne ne date ni de Socin ni de Sabatier.

Nous reprochons, en outre, à l'auteur, d'avoir cherché à mettre de l'opposition entre des explications qui peuvent très bien se concilier; nous lui reprochons d'avoir cherché à faire croire que la rédemption, tout en se passant dans la conscience et tout en étant humaine, ne puisse pas se passer aussi dans le ciel et ne puisse pas être aussi surnaturelle et divine. Nous lui reprochons d'avoir voulu opposer l'amour à la justice et la justice à l'amour, comme si Dieu n'était pas justice *et* amour, et comme si l'homme pouvait sauver son âme sans expier le mal qu'il a fait, sans satisfaire à la société qu'il a scandalisée, sans s'imposer des efforts et des souffrances pour consolider et perfectionner sa propre sanctification et pour prouver à Dieu et à ses frères la sincérité de sa conversion, de sa pénitence et de son amour.

Bref, A. Sabatier a vu des contradictions dogmatiques là où il n'y en a pas, et il a caractérisé les trois périodes en question d'une manière plus subtile qu'exacte, disons même, absolument fantastique. Ce volume aussi superficiel que spécieux, et erroné dans une quantité de pages, ne peut qu'ébranler fortement la réputation théologique de l'auteur.

Depuis la composition de cette notice, ont paru deux articles qui semblent justifier nos critiques : l'un de M. V. Ermoni, dans la *Revue du clergé français* du 15 mai dernier (p. 734 à 736), qui reproche à Sabatier d'avoir vu des antinomies irréductibles là où il n'y en a pas; l'autre de M. C. Bruston, professeur à la Faculté de théologie protestante de Montauban, article publié dans la *Revue de théologie* (Montauban) du 1er mai 1903 (p. 216-232), qui est une attaque directe contre la théologie de M. Ménégoz. On sait que le système dit « symbolofidéisme » est à la fois de M. Ménégoz et d'Aug. Sabatier. C'est contre ce système que s'élève M. Bruston, qui reproche à M. Ménégoz d'avoir fait du Christ « un charlatan » (p. 221), et qui ajoute (p. 222) : « Qu'est-ce qu'une solution qui *néglige systématiquement* certains éléments, *en forçant non moins systématiquement* le sens ou la portée de certains autres ? Or, il n'est pas difficile de montrer que c'est là ce que fait *audacieusement* l'exégèse qui se décerne les titres de scientifique et historique, *mais qui en réalité n'est rien moins que cela.* » On ne saurait parler plus exactement, et nous sommes heureux de constater que, dans le sein même du protestantisme, la théologie de MM. Aug. Sabatier et Ménégoz est vigoureusement battue en brèche.

E. Michaud.

S. A. Vlasto : *Φιλοσοφικαὶ Μελέται* (Etudes philosophiques), Alexandrie (Lagoudaki éd.) 1902. Un vol. in-12° de 176 pages.

L'auteur a groupé dans ce livre l'exposé de ses méditations sous les rubriques suivantes : De Dieu, De la vie future, De la morale de l'intérêt, Du Darwinisme, Du Gouvernement.

M. Vlasto est un penseur et il considère comme un devoir de communiquer ses pensées à ses semblables. Nous ne pouvons que l'en remercier, convaincu que, quelles que puissent être certaines divergences de vues secondaires, on ne doit pas

moins reconnaître l'excellent esprit qui anime l'auteur et le but élevé qu'il a en vue; il estime remplir un devoir de chrétien et de bon citoyen en entreprenant « la défense des grandes vérités sur lesquelles repose la morale aussi bien que tout ordre religieux ». Par ce temps de caractères dépravés, M. Vlasto trouve, non sans raison, qu'il importe de procurer au peuple des lectures qui lui inspirent des idées élevées et généreuses. Aussi s'élève-t-il avec force contre le « monstrueux » athéisme et se pose-t-il en défenseur convaincu d'une foi ardente et du « Dieu vivant »; « nous arrivons à Dieu, écrit-il, par l'idée du vrai, par la science, ainsi que par l'idée du bien et de la loi morale ».

En lisant M. Vlasto, on a souvent l'impression d'un testament écrit à l'adresse de ses contemporains plus jeunes. « Pour celui qui a atteint un âge avancé, dit-il, il n'y a plus qu'un plaisir tout philosophique de se séparer du monde avant que le monde ne l'abandonne et de juger les faits comme un spectateur calme et désintéressé. Les passions du peuple, les vicissitudes du destin ne le troublent point, et il considère tout cela comme des enseignements, dont il fait son profit pour mépriser les unes et ne pas craindre les autres. Je crois bien juger les choses et dois seulement me montrer implacable envers les basses et viles passions, la perfidie, le manque de dignité, l'hypocrisie . . . Nous avons malheureusement plusieurs raisons de nous attrister par un temps où règnent partout l'amour honteux de l'argent, les besoins de luxe, l'envie de toute sorte de plaisirs et d'une vie dégradante de paresse, autant de signes d'une décadence . . . A mon avis, la principale raison de cette situation maladive et dangereuse, c'est incontestablement l'affaiblissement du sentiment religieux . . . »

Comme tous les Hellènes, M. Vlasto, originaire de la « Grèce irrédimée », ne considère le royaume de Grèce que comme le noyau de la *grande patrie*, dont l'unité nationale est l'idéal à atteindre. Il critique certains gouvernements qui, préoccupés par de mesquines considérations d'intérêt local, n'ont pas suffisament pensé « à l'éducation morale et intellectuelle du peuple, qui porte encore des traces d'une longue servitude »; il constate cependant à leur décharge que, par suite de certaines circonstances, les hommes politiques deviennent souvent les victimes de la situation . . . Il espère

en la Grèce de demain, et c'est pourquoi il dédie son livre à la jeunesse hellénique de tous pays et l'exhorte, dans une vigoureuse apostrophe, de rejeter loin les poisons du matérialisme et de l'athéisme, de rechercher la vraie liberté par la soumission aux lois et de se former un caractère digne et élevé.

Chemin faisant, il ne manque pas de décocher certains traits bien sentis à l'adresse de certains prétendus réformateurs de la langue grecque, dont les fantaisies malfaisantes sont, il est vrai, résolument condamnées par la presque unanimité des Hellènes. M. K.

Lic. Paul Wernle: **Die Anfänge unserer Religion.** Tübingen und Leipzig 1901.

Ein viel umstrittenes Werk, das vor allem in der protestantischen Kirche auf der einen Seite begeisterte Zustimmung, auf der andern schroffe Abweisung erfahren hat. Auf seinen 410 Seiten enthält es eine solche Fülle von Gelehrsamkeit, dass fast jeder Satz für den Kenner das Studium eines Buches voraussetzt, dabei alles in einer eigenartigen blühenden Sprache, die, da keine Quellenangaben hemmend wirken, unwillkürlich den Leser gefangen nimmt. Das Buch baut sich im wesentlichen auf den Ergebnissen der neueren und neuesten protestantischen Forschung über das Leben Jesu und die neutestamentlichen Schriften und Texte auf, enthält aber dabei fast Zeile für Zeile sehr viel Eigenartiges in kühnen Hypothesen, geistvollen Thesen und Antithesen, die dem Verfasser wie spielend aus der Feder fliessen. Daneben zeigt derselbe eine umfassende Kenntnis der spätjüdischen und altkirchlichen Literatur. Eine eigentliche Kritik des Buches zu schreiben, ist bei der Fülle des in ihm zusammengedrängten Stoffes nicht leicht möglich, sie müsste schon kapitelweise geschehen, und würde selbst bei dogmatisch gegnerischer Stellung — das ist eben die Eigenart Wernles — immer wieder auf Gedanken und Behauptungen stossen, die als schön und richtig anzuerkennen sind. Dass der dogmatische altkatholische Standpunkt in den grundlegenden Fragen mit Wernle nicht übereinstimmt, ist ausser Zweifel.

Wir geben, um den Zweck des Werkes zu kennzeichnen, die Worte aus der Vorrede wieder: „Eine so zerrissene Zeit,

wie die unsere, bedarf vor allem der immer neuen Orientierung an dem Evangelium Jesu. Dieses aber liegt, wie jedermann weiss, auch im Neuen Testament nicht klar und einfach, sondern vielfach verschüttet und umgebildet vor. So gewiss das Auge jedes einfachen Laien im stande ist, Jesus zu verstehen in dem, was er war und was er wollte, so darf doch die theologische Forschung nie auf den grossen Beruf verzichten, dem einfachen Verständnis Jesu nach Kräften aufzuhelfen. Sie tut das freilich nur, wenn sie sich selber aufhebt, d. h. das Evangelium von der Theologie befreien hilft. Wenn Jesus vor allem auch ein Erlöser von den Theologen war, so sind wir Theologen dann seine Jünger, wenn wir dies sein Befreiungswerk immerdar erneuern.“ Die Hauptabschnitte des Buches sind „die Entstehung der Religion“: Jesus, die Urgemeinde, Paulus, die Apokalypse, S. 23—236; und „die Ausbildung der Kirche“: die Entstehung der kirchlichen Verfassung, die Ausbildung der kirchlichen Theologie, die Frömmigkeit im nachapostolischen Zeitalter, S. 237—410. G. M.

Petites Notices.

* Graham Balfour: *The Educational Systems of Great Britain and Ireland,* second Edition; Oxford, Clarendon Press. 1903, 7 s. 6 d. — Ouvrage très documenté, rempli de renseignements très détaillés, de chiffres, de statistiques sur la matière. Indispensable aux spécialistes.

* Anton Beck: *Die Trinitätslehre des hl. Hilarius von Poitiers;* Mainz, Kirchheim, 1903, in 8°, Mk. 7. 50. — La grandeur infinie du sujet et la célébrité d'Hilaire de Poitiers ont déjà attiré l'attention de plusieurs théologiens, entre autres de Reinkens, que M. Beck cite souvent. La matière est inépuisable; Hilaire lui-même ne l'a pas épuisée, et il y a encore lieu de l'étudier à nouveau. L'ouvrage du Dr. Beck est très sérieux, substantiel, bien distribué; c'est un guide que l'on peut suivre avec profit.

* Pfarrer Bommer (Köln): *Katholische Flugschriften, Nr. I: Köln, die allezeit getreue Tochter der römischen Kirche, in historischer Beleuchtung von Gregorius Illuminator;* Köln,

Selbstverlag des Herausgebers. — Beaucoup de détails historiques sur l'histoire de la ville de Cologne, détails tantôt ultramontains, tantôt antiultramontains, tous concluant, au point de vue logique et patriotique, à la nécessité de secouer le joug des superstitions romaines. *Quod Deus det!*

* Dr. Fr. H. von der Hagen: *Fibel und Fabel! Der Luther-Mythos!* Beweis, dass « Dr. Martin Luther » nie gelebt hat! Herausgegeben von Gabriel A. Müller-Meier. Leipzig, Alldeutscher Verlag. 42 S. Preis Mk. 0. 50. — Eine beissende Satire auf die moderne Hyperkritik in der Bibelforschung. Nicht ohne die *Einseitigkeit einer Parteischrift,* aber mit berechtigtem Kern, den mancher beherzigen sollte, der sich nicht genug tun kann mit dem Anspruche der Unfehlbarkeit, Stück für Stück der Überlieferung in Grund und Boden zu « kritisieren ».

E. K. Z-a.

* Abbé Marcel Hébert: *La faillite du Catholicisme despotique*; Paris, Revue blanche, br., 1903. — On peut dire de cette brochure: *Sunt falsa mixta veris.* C'est dommage qu'une intelligence si loyale, si ouverte, et évidemment de parfaite bonne foi, soit victime de la fausse théologie qui lui a été inoculée par Rome et qu'elle n'a pas su rectifier. Hautes spéculations, mais pas de bases solides; les définitions claires des mots les plus élémentaires font défaut. C'est, du reste, ce que l'on remarque dans les écrits de nos plus grandes célébrités et de nos critiques les plus en vue. Ils se combattent parce qu'ils n'ont pas trouvé le joint, c'est-à-dire le juste point de vue pour apercevoir le tableau dans son vrai jour.

* A. Houtin: *Mes difficultés avec mon évêque;* Paris, chez l'auteur, 45, avenue Gambetta. — L'auteur de la *Question biblique* et de la *Légende de St. René* a jugé à propos de faire le public juge des difficultés qui lui sont suscitées par M. Rumeau, évêque d'Angers, et par M. Richard, archevêque de Paris. Cet exposé de la situation, fait avec une parfaite loyauté et dans des détails même minutieux, témoigne, de la part de l'auteur, de sa parfaite urbanité et de son admirable patience. Le public n'avait pas besoin de cette nouvelle preuve pour être convaincu que M. Houtin est une conscience. Il ne reconnaît à aucune autorité le droit de l'obliger à parler contre la vérité, et il a raison. La vérité le protégera et le délivrera: Veritas

liberabit. Puisse-t-il, à l'encontre de ceux qui se soumettent en souriant, avoir le courage de rester sérieux, même en face de ceux qui ne le sont pas!

* F. Mülhaupt: *Religion—Kultus—Kirchensprache.* Bonn a./Rh. 1908. 41 S. — Der Herausgeber zeigt in der vorliegenden Schrift zunächst, dass die Grundlage aller Erziehung die Religion sein müsse, und gibt dann eine ausführliche, auf geschichtliche Beweise gegründete Übersicht von der Entwicklung der Kirchensprache, wie letztere jeweils in den verschiedenen Ländern und verschiedenen Zeiten der Kirche gebraucht wurde. Ungeachtet aller römischen Gegenbehauptungen kommt der Verfasser wohl mit Recht zu dem Schlusse, dass für den öffentlichen Kultus und Gemeindegottesdienst die Muttersprache allein als diejenige Sprache immer angesehen wurde und angesehen werden muss, die einen tatsächlichen Erfolg in der Erbauung und religiösen Förderung der Gemeindemitglieder nach sich ziehen kann.

Die Broschüre, die der «Oud-Katholik» in seiner Juni-Nummer als sehr lesenswert bezeichnet, soll demnächst an die Mitglieder des «Altkatholischen Press- und Schriften-Vereins» zur Verteilung gelangen. **

Gleichzeitig erscheint von Hrn. Prof. Mülhaupt eine sehr interessante und wissenschaftliche Studie: «Zur Geschichte des Bibelverbots» (Bonn, 29 S.). Alle diejenigen, die wissen wollen, wie hochmütig die römische Kirche sich über die Bibel erhebt, werden diese Schrift mit Profit lesen.

* F. Pillon: *L'année philosophique: XIIIe année, 1902.* — Ce volume contient quatre mémoires: le 1er, de M. Brochard, sur les Lois de Platon et la théorie des idées; le 2e, de M Hamelin, sur le raisonnement par analogie; le 3e, de M. Pillon, sur la critique des attributs de Dieu par Bayle; le 4e, de M. Dauriac, sur la notion d'absolu dans la métaphysique immanente. En outre, M. Pillon rend compte de 109 ouvrages, dont plusieurs ont été analysés ici même; ils sont d'inégale valeur, mais ils méritent tous d'être connus.

* Joh. Renatus (Freiherr v. Wagner): *Konrad v. Neesen,* Ein Lebens- und Geschichtsbild; Berlin, A. Schall, Mk. 3. — Konrad v. Neesen war in der Reformationszeit Bürgermeister in Zittau und wurde wegen seiner hervorragenden Eigenschaften

vom deutschen Kaiser in den Adelstand erhoben. Wie eine deutsche Eiche steht er in der kampfbewegten Zeit da, und seine Gestalt ist wohl wert, dauernd der Vergessenheit entrissen zu werden. Joh. Renatus gibt gleichzeitig ein getreues Bild jener Zeit, wobei namentlich die Zustände am Hof zu Prag hochinteressant zur Geltung kommen. Dieses Buch können wir allen Freunden der Reformationsgeschichte warm empfehlen, auch für die heranwachsende Jugend ist es ein treffliches Werk.

* Wilhelm SCHIRMER: *Der Weg des Friedens,* gewiesen in kurzen Betrachtungen. Konstanz, Ernst Ackermann, 1903, 117 S. Preis Mk. 2. — Ein herzerquickendes Buch, zart und feinsinnig, aber ohne Schwäche und Süsslichkeit, ganz besonders geeignet als Geschenk für Erstkommunikanten und Firmlinge als echt christlicher « Wegweiser ».

E. K. Z-a.

* Dr. Otto SICKENBERGER: *Veritas et iustitia?* Ein letztes Wort zur 3. Auflage der Reformrede Bischof Kepplers von Rottenburg. Augsburg, Lampart & Cie., 1903, 28 S. Preis Mk. 0. 40. — Ein schneidiges Schriftchen, das des Verfassers « *Falsche Reform?* », die wir im Aprilhefte anzeigten, ergänzt und abschliesst. Der Verfasser weicht keinen Finger breit von der römischen Kirchenlehre ab, stellt sich aber praktisch in einen so krassen Gegensatz zum römischen Autoritätsprinzip, dass auf die Dauer eine « Katastrophe » unvermeidlich scheint.

E. K. Z.

* Dr. Polycarp VENTURA: *Christentum und Ultramontanismus.* Leipzig, G. Strübig, 1903. 180 S. Preis Mk. 2. — Wir erwähnen diese Schrift nur, um unseren Lesern die Anschaffung zu ersparen. Sie ist eine Übersetzung aus dem Französischen, wird mit lebhafter Reklame ausgeboten, bietet aber *nichts,* was sie wertvoll macht. Sie erhebt Vorwurf nach Vorwurf gegen den Ultramontanismus, die der Kundige versteht und billigt, bringt es aber selbst nur zu den dürftigsten Ansätzen eines Beweises, und der geringe gebotene Beweisstoff ist nicht neu oder unbekannt. Die eigene Arbeit des Verfassers lässt jedes tiefere Verständnis für die behandelten Dinge vermissen; zum Teil fallen seine Verständnisgrenzen mit denen des engherzigen protestantischen Orthodoxismus zusammen. An mehreren Stellen

der Schrift stolpert man über sprachliche Unebenheiten, die augenscheinlich dem Übersetzer zur Last fallen.

E. K. Zelenka.

* Dr. Karl Weiss: «*Fünfundzwanzig Jahre im Kampfe gegen Rom. Geschichte der christkatholischen Gemeinde St. Gallen.* Quellenmässig dargestellt. Mit 32 Illustrationen in Autotypiedruck. St. Gallen und Leipzig, Wiser und Frey, 1903. 307 S. Preis geb. Fr. 6. 50. — Der verdiente Pfarrer der Gemeinde St. Gallen gibt eine freimütig und warmherzig geschriebene Darstellung ihrer Geschichte; man gewinnt im Lesen und Schauen diese Gemeinde und ihre Männer lieb, und mancher Leser wird stellenweise sich an eigene Erfahrungen in seiner Gemeinde lebhaft erinnert fühlen. Die Ausstattung des Buches ist vortrefflich. Möge es recht viele Käufer und Leser finden und unter diesen nicht wenige, die zum neusten Werk der mutigen Gemeinde, dem Turmausbau ihrer Kirche, eine Gabe beitragen. E. K. Z-a.

* *Würzburger Luthervorträge.* Als Antwort auf die Angriffe des Jesuiten Berlichingen herausgegeben vom *Evangelischen Bunde.* München, J. F. Lehmann, 1903. Preis brosch. M. 2. — «Eine Luthersymphonie, die in einheitlicher, tiefgehender Weise ein Zeugnis ablegt für die innere Einheit der Protestanten.» So nennt der Vorstand des Evangelischen Bundes in Bayern, Pfarrer Fikenscher in Fürth, in seinem Schlusswort diese Vorträge. Ein gewaltiger Zusammenklang sind sie der Begeisterung und Liebe zu dem «grössten unter den Deutschen seines Zeitalters», wie Döllinger schon im Jahre 1861 Luther genannt hat. Nicht kleinlich wird da das ekle Lug- und Truggewebe des jesuitischen «Geschichtsforschers» in seine Fäden zerlegt, sondern schlicht und einfach wird ein getreues Denkmal des Wittenbergers aufgebaut, neben dem sich die Kläglichkeit jènes Zerrbildes jedem gesunden Empfinden von selbst aufdrängt. Jedem auch nicht protestantischen Leser, sofern er nur Verständnis für geschichtliche Grösse hat, wird dieses Buch einige genussreiche Stunden bieten. Die einzelnen Vorträge handeln über: «*Luther und das deutsche Kulturleben*» (Professor Dr. Graf du Moulin, München), «*Luther auf dem Reichstage zu Worms*» (Professor Dr. Kolde, Erlangen), «*Luther und der Bauernkrieg*» (Pfarrer Steinlein, Ansbach), «*Luther und die*

Moral » (Hauptprediger Dr. Geyer, Nürnberg), « *Luther, ein christlicher Charakter* » (Pfarrer D. Dr. Buchwald, Leipzig), « *Luther und seine Gegner* » (Professor Dr. Kawerau, Breslau), und « *Luthers bleibende Bedeutung* » (Superintendent D. Meyer, Zwickau). E. K. Zelenka.

Librairie.

N. Ambrazè: *Ἡ ὀρθόδοξος Ἐκκλησία. Ἐν Ἀθηναῖς, Παρασκευόπουλος*, 1902.

Anglo-Continental Society: Report and Accounts for 1902; in-8°, 43 p.

J. Archatzikakis: Christianisme et matérialisme; Genève, H. Robert, in-8°, 93 p., 1903.

Dr. Matthias Högl: Die Bekehrung der Oberpfalz durch Kurfürst Maximilian I. I. Band. Gegenreformation; Regensburg, Manz, 1903, M. 3.

Dr. J. Lepsius: Das Reich Christi. Monatsschrift für Verständnis und Verkündigung des Evangeliums. 6. Jahrgang, Nr. 1-3; Berlin, Reich Christi-Verlag, 1903.

Ath. Piperas: *Εὐαγγελικὰ διδάγματα. Ἐν Κωνσταντινουπόλει*, 1903. Ces enseignements évangéliques ont été publiés, avec l'autorisation du Patriarche Joachim, dans l'*Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια* de Constantinople, 1903.

A. Rau: Harnack, Gœthe, D. Strauss und L. Feuerbach, über das Wesen des Christentums. Eine kritische Darlegung. Delitzsch, Walter, 1903, M. 1.

Reimar von Rheine: Konstanzer Spaziergänge; Bonn, C. Georgi, 1903.

Prof. C. Stooss: Das babylonische Strafrecht Hammurabis; Bern, Stämpfli & Cie., 1903.

Prof. L. Strack: Die Sprüche Jesus', des Sohnes Sirachs; der jüngst gefundene hebräische Text mit Anmerkungen und Wörterbuch; Leipzig, Deichert, 1903; M. 1. 50.

Prof. Dr. A. Thürlings: Die schweizerischen Tonmeister im Zeitalter der Reformation; Bern, Francke, 1903, 32 S.

Arch. Gr. Zigavinos: Discours sur l'influence de l'esprit hellénique en Occident; Marseille, imprimerie marseillaise, 232 p. — *Κρίσις ἐπὶ τοῦ φυλλαδίου Ἐπιστολαὶ ἢ Σκέψεις περὶ τῆς ἑνώσεως τῶν Ἐκκλησιῶν. Ἐν Μασσαλίᾳ*, Nitard, 1902.

Rapport du Conseil synodal de l'Eglise catholique-chrétienne de la Suisse, sur son activité de juillet 1902 à juin 1903; lu à la 29e session, tenue à Soleure le jeudi 18 juin 1903. — Ce Rapport, signé de M. le président, prof. P. Dietschi, contient quelques renseignements que nos lecteurs liront sans doute avec intérêt: — *Faculté de théologie.* Par suite de sa maladie, il a été impossible à M. l'évêque Herzog d'exercer son professorat comme par le passé. M. le curé Dr Kunz s'est déclaré très obligeamment prêt à prendre à sa charge, sans aucun honoraire, l'exégèse de l'Ancien Testament et les cours de théologie pastorale que M. l'évêque donnait volontairement depuis le départ de M. le prof. Görgens. La direction de l'Education de Berne a souscrit à cet arrangement. Le Conseil synodal a exprimé à M. le curé Kunz ses remerciements et sa gratitude pour le service signalé qu'il rend ainsi non seulement à la Faculté mais aussi à l'Eglise. Depuis lors, le Conseil d'Etat a nommé M. le Dr Kunz professeur extraordinaire d'exégèse de l'Ancien Testament et de théologie pastorale. Pour rendre la situation de notre Faculté aussi solide que possible, la commission des finances a été chargée de trouver les voies et moyens propres à atteindre ce but, les charges du canton de Berne devenant de plus en plus grandes. D'après la communication de M. l'évêque, le fonds de la Faculté s'élève à fr. 43,755.90 et celui des stipendia administré par la direction de l'Education de Berne à fr. 52,214.70. L'intérêt de notre Faculté est que ces fonds deviennent de plus en plus considérables. Nous attirons l'attention des catholiques-chrétiens privilégiés de la fortune sur l'importance extraordinaire de cette rubrique. — *Congrès des anciens-catholiques.* Le Congrès international des anciens-catholiques, qui a eu lieu à Bonn en août 1902, n'a pas été aussi fréquenté par nos compatriotes que nous l'eussions désiré. Malheureusement il ne fut pas même possible à M. l'évêque Herzog d'y prendre part. Le Conseil synodal s'y était fait représenter par M. le juge Dr Kaiser et par M. l'avocat Dr Stöck-

lin qui donnèrent au Congrès l'assurance que l'Eglise catholique-chrétienne de la Suisse tiendrait à honneur de saluer dans notre pays la prochaine réunion du congrès. Nous ferons aussi remarquer ici qu'une délégation de l'Association suisse des jeunes gens catholiques-chrétiens a fait accepter à Bonn la proposition de provoquer partout dans nos paroisses anciennes-catholiques la création de sociétés de jeunes gens, rien n'étant plus propre à consolider et à fortifier nos communautés que cette importante et essentielle innovation. — NB. Le Synode de Soleure a décidé que le prochain Congrès international aurait lieu à Berne en 1904, et il a chargé la Faculté de théologie de Berne d'en arrêter le programme. — *Revue internationale de théologie.* Comme la Revue internationale de théologie contient de nombreux documents qui importent à l'histoire de l'Eglise catholique-chrétienne et de ses rapports avec d'autres Eglises sœurs ou amies, le Conseil synodal a décidé de s'abonner dès maintenant à la Revue pour nos archives et de se procurer les livraisons précédentes. — NB. Nous profitons de de la circonstance pour appeler de nouveau l'attention de nos amis sur l'importance toujours croissante des questions étudiées par la Revue. Grâce à ses travaux, les bases non seulement de l'union des Eglises chrétiennes, mais encore de la réforme de la théologie, sont de plus en plus éclaircies et assurées. Cette double œuvre, entreprise par l'Eglise ancienne-catholique, prend tous les jours une gravité plus grande. Nous prions donc nos amis de vouloir bien s'intéresser davantage à notre *Revue* et de la répandre dans leurs cercles ecclésiastiques et laïques.

ERRATA. — Dans le numéro 42 de la *Revue,* p. 193, ligne 22, au lieu de Lünewink, lire *Lüninck;* ligne 25, au lieu de Wisseln, lire *Wicheln;* et p. 197, ligne 36, au lieu de Jegersleben, lire *Ingersleben.*

Verlag von C. A. Schwetschke und Sohn, Berlin W. 35.

„Der Zweck heiligt das Mittel.“

Mein Beweismaterial

gegen

Herrn Dasbach

von

Graf von Hoensbroech

enthalten im Juli-Heft von **„Deutschland“**, Monatsschrift für die gesamte Kultur, unter ständiger Mitarbeit von Eduard von Hartmann, Theodor Lipps, Berthold Litzmann, Otto Pfleiderer und Ferdinand Tönnies herausgegeben von **Graf von Hoensbroech.**

Vierteljahrespreis 6.— Mk., Einzelheft 2.50 Mk.

Das Abonnement kann mit jedem Heft begonnen werden, muss aber mindestens drei Hefte umfassen. Abonnements durch alle Buchhandlungen, Post oder vom Verlag. Hefte zur Ansicht versendet der Verlag.

Zur gefälligen Beachtung!

Diesem Hefte liegen bei:
Prospekte der Verlagsbuchhandlung C. A. Schwetschke und Sohn, Berlin.

Verlag von C. A. Schwetschke und Sohn, Berlin W. 35.

Soeben wurde ausgegeben:

Der authentische Text
der Leipziger Disputation (1519)
aus bisher unbenutzten Quellen
herausgegeben von
Lic. theol. **Otto Seitz,**
Inspektor am Kgl. Predigerseminar in Wittenberg.
Preis 12. 80 Mark.

Kaiser Maximilian II.
bis zu seiner Thronbesteigung
(1527—1564)
Ein Beitrag zur Geschichte des Übergangs von der Reformation zur Gegenreformation
von
Robert Holtzmann,
Privatdozent der Geschichte an der Universität Strassburg i. E.
Preis 18. — Mark.

Der Wortschatz
des
Zürcher Alten Testaments
von 1525 und 1531
verglichen mit dem
Wortschatz Luthers
Eine sprachliche Untersuchung
von
Dr. **Hans Byland.**
Preis 5. 50 Mark.